**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Band:** 53 (2003)
**Heft:** 4

**Nachruf:** Pierre Bonnard (1911-2003) : in memoriam
**Autor:** Marguerat, Daniel

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 135 (2003), P. 289-297

# PIERRE BONNARD (1911-2003)

## *In memoriam*

DANIEL MARGUERAT

Pasteur, exégète du Nouveau Testament, Pierre Bonnard a enseigné comme professeur à la Faculté de théologie de l'Église libre du canton de Vaud de 1945 à 1966, puis à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne de 1966 à 1978. Cette longue période universitaire de trente-trois années a vu Pierre Bonnard à l'œuvre en tant qu'enseignant, auteur de publications scientifiques, inspirateur de mouvements et créateur d'associations. Il a conduit une carrière d'intellectuel au plein sens du terme : tout à la fois homme de pensée et d'action, savant engagé dans la société, homme de recherche et de communication.

### *Karl Barth et Pierre Bonnard*

Deux théologiens ont marqué durablement l'identité du protestantisme francophone d'après-guerre : l'un fut le dogmaticien Karl Barth, l'autre l'exégète Pierre Bonnard. S'inscrivant dans le sillage de l'œuvre barthienne, prenant appui sur elle, Pierre Bonnard fut un maître pour d'innombrables pasteurs et lecteurs de la Bible. Deux caractéristiques rapprochent ces deux théologiens.

Premier trait commun : l'un comme l'autre ont développé leur pensée en réaction à un état du protestantisme. Barth, avec la théologie dialectique, réagit au libéralisme théologique en affirmant la radicale transcendance de Dieu sur toute représentation religieuse. Bonnard, réagissant au piétisme protestant, défend pour ainsi dire la radicale transcendance de l'Écriture dans toute affirmation sur Dieu. Toute formule théologique, fût-elle pieuse, et surtout si elle l'est, doit être mesurée à la parole du Nouveau Testament. Loin de postuler seulement l'autorité scripturaire à la manière d'une formule dogmatique, Bonnard met en œuvre la prééminence méthodologique du texte dans la lecture.

Second trait commun : Barth comme Bonnard conduisent leur travail intellectuel en dialogue avec les autres chercheurs ; mais ils en investissent les résultats au service de la société globale, et singulièrement au service de la communauté croyante, l'Église. L'un et l'autre ont lié le statut de théologien à une responsabilité de formateur, dont le labeur ne s'épuise pas à satisfaire la curiosité d'un ghetto académique. L'influence qu'ils ont exercée fut à la mesure de cet engagement.

*L'homme du texte*

Pierre Bonnard fut un exégète, c'est-à-dire un lecteur de textes. On chercherait en vain dans sa production littéraire un manuel ou un ouvrage de synthèse ; les deux genres littéraires qu'il a cultivés sont l'essai sous forme d'article et surtout le commentaire biblique, un genre dans lequel il a excellé. L'absence d'œuvre de synthèse dénote sa répugnance au durcissement du discours théologique qui mutile l'histoire, toujours singulière, toujours diverse, toujours conflictuelle. Prendre acte du texte, pour Pierre Bonnard, c'est prendre acte d'une parole historique jamais totalisante.

Sa première publication, en même temps son unique monographie, est consacrée à *Jésus-Christ édifiant son Église. Le concept d'édification dans le Nouveau Testament* (1948) [1]. Cette recherche m'apparaît programmatique de l'œuvre qu'elle inaugure. Elle montre que la communauté chrétienne ne vit pas de l'immédiateté de la présence du Christ, ou de l'effusion de la communion sacramentelle, mais qu'elle est édifiée par la médiation d'une parole prêchée. Le labeur de l'exégète consiste précisément à expliquer cette parole pour en déployer le sens aujourd'hui. Ainsi le travail d'exégèse s'inscrit-il au cœur même de cet événement par lequel surgit la foi.

«Notre but», explique l'auteur dans sa préface, «ne saurait être d'aboutir à une définition doctrinale exhaustive du concept d'édification; une telle définition sera le fait de la théologie dogmatique. Mais, en *décrivant l'histoire d'un mot du Nouveau Testament*, nous le verrons tout brûlant, en quelque sorte, du message qu'il a contribué pour sa petite part à faire connaître. Au lieu de suivre de loin, dans ses lignes générales, la bataille de l'Église primitive, nous avons voulu en examiner de près un petit soldat, un concept particulier.» (p. 9) Toute l'épistémologie de Bonnard tient en ces lignes : son refus de la généralisation dogmatique ou historienne ; le choix de la singularité du texte ; la part importante accordée en exégèse à l'étude du langage néotestamentaire, à son histoire, aux significations changeantes dont il est investi en fonction des auteurs et des périodes ; la conviction que le sens réside dans l'observation du détail.

Car l'exégèse, pour lui, est théologique ou elle n'est pas. Toute la technicité déployée dans l'exploration du texte scripturaire a un but, et un seul : dégager le message que les mots portent au langage ; faire émerger la parole dont les mots sont porteurs. Autant Bonnard se défie du verbiage religieux, autant il regarde avec scepticisme ceux qui se livrent à une exégèse comprise comme plaisir intellectuel. Confondre l'exégèse avec un jeu intellectuel, en faire un lieu de jouissance de la lecture, l'agaçait dans la mesure où il était conscient de la gravité de son rôle : dégager du texte une parole porteuse d'un discours sur l'humain et sur Dieu. La fameuse dérive du travail biblique, celle qui

[1] *Jésus-Christ édifiant son Église. Le concept d'édification dans le Nouveau Testament* (Cahiers théologiques 21), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1948.

consiste à accumuler une érudition (parfois) impressionnante autour du texte plutôt qu'à le lire, ne menace pas Pierre Bonnard. On comprend qu'il fut très tôt attiré par les écrits de Rudolf Bultmann, qu'il a activement fait connaître en Suisse romande. Pour Bultmann, l'exégèse, à moins de sombrer dans une rédhibitoire inutilité, doit conduire à une herméneutique, c'est-à-dire faire émerger une parole qui permet à l'homme de se comprendre devant Dieu. À regarder Bonnard travailler, on réalise que telle est l'infinie responsabilité à laquelle le texte biblique assigne l'exégète.

### *L'incontournable médiation de l'histoire*

Comment évaluer la stature de Pierre Bonnard ? Il fut homme de recherche et d'écriture, et les commentaires représentent la forme la plus accomplie de son art. Mais je l'ai dit, il serait faux de le mesurer à ce seul travail d'écriture. Je parlerai donc dans un deuxième temps de l'homme de partage et de communication, et dans un troisième temps de son dialogue avec la culture.

Contre la dérive moraliste et piétiste, Bonnard défend la rigueur d'une exégèse scientifique informée du texte. Refusant de confondre la lecture avec une quête d'arguments dogmatiques immédiatement utilisables, il défend l'incarnation de la Parole dans une situation historique singulière qu'il s'agit de rejoindre par l'analyse. Autant dire qu'il fut un partisan inconditionnel de la lecture historico-critique, seul antidote à ses yeux contre les fondamentalismes de tout poil. Il plaide le détour par l'histoire : «En bonne méthode, on doit affirmer d'emblée qu'il n'y a pas d'accès direct au sens du texte. Si la méthode historico-critique a pour ambition de découvrir le *sens historique* d'un texte, c'est-à-dire le sens que le texte avait pour la communauté pour laquelle et dans laquelle il a été produit, elle ne peut faire l'économie d'un certain nombre de détours qui lui permettront de situer le texte dans son contexte religieux, culturel et socio-politique. Le terme 'méthode' évoque d'ailleurs, étymologiquement, un cheminement, une voie détournée.» [2] L'accès au sens, mais plus fondamentalement l'accès au Christ, ne se fera pas sans l'incontournable médiation d'une parole inscrite dans l'épaisseur d'une histoire donnée. Mais chez Pierre Bonnard, il faut le dire, le «détour» de l'investigation historique et la minutie horlogère des analyses ne sacrifient jamais la puissance théologique des conclusions. Autant dire aussi que le structuralisme, avec son oubli de l'histoire, n'avait aucune chance de le convaincre ; la rencontre de Bonnard avec la sémiotique française fut polie, mais l'exégète ne se départit jamais d'une distance amusée face à la technicité du métalangage sémiotique.

[2] P. Bonnard, «La méthode historico-critique appliquée à Marc 6,30 à 7,30», *Foi et Vie, Cahiers bibliques* 17, 1978, p. 6.

Ses deux premiers commentaires sont consacrés à *L'épître de saint Paul aux Philippiens* (1950) et à *L'épître de saint Paul aux Galates* (1953)[3]. Formé à l'école de Charles Guisan et de Philippe Menoud, Bonnard y déploie une étude minutieuse du langage, attentive à la philologie et à la syntaxe. Même les conjonctions apparemment anodines sont scrutées avec acuité : célèbres sont ses variations sur les sens du και («et») avec ses nuances consécutives, ou causales, ou explicatives ! Fidèle à la critique historique, Bonnard reconstruit la situation de communication du texte et interprète les propos de Paul à partir de la relation entre l'apôtre et la communauté. Le modèle est dicté par l'école allemande, dominante à l'époque ; la tendance est plus à reconstruire l'affrontement des idées qu'à sonder la dimension sociologique des conflits, comme le fera plus tard la recherche américaine. S'agissant de conflit, Bonnard est justement très attentif à la dimension polémique du texte ; la lutte de Paul avec la spiritualité légaliste des Galates requiert toute son attention, et on devine que se profile à l'arrière-fond le propre combat de l'exégète face au moralisme protestant.

### *L'incarnation d'une parole*

Ce qui fascine Bonnard dans la prise de parole de Paul, c'est la nécessité dans laquelle s'est trouvé l'apôtre de reprendre la prédication originale, d'en varier le message, puisque la crise intervenue atteste qu'elle n'a pas été comprise. C'est que, à mon avis, Bonnard est persuadé qu'il en va de même aujourd'hui : l'Évangile est prêché, abondamment connu, mais en réalité incompris et méconnu. Aussi insiste-t-il sur le fait que «toute parole humaine sur Dieu, et donc sur l'homme, demeure toujours inadéquate, provisoire, sujette à malentendu et, donc, à d'incessantes 'reprises'»[4]. Mais comment ce travail de reprise s'opère-t-il ? Encore une fois, Bonnard insiste sur l'incarnation de la parole, qui ne ressasse pas un catéchisme intemporel, mais emprunte les langages de la culture du temps pour les investir d'une signification nouvelle. La littérature chrétienne au premier siècle «n'a pas recherché l'homme de toujours ou de partout, mais les hommes de telle province géographique ou idéologique du monde gréco-romain. Elle ne s'est pas présentée à l'homme dans la majesté impénétrable d'une Parole indicible, comme c'est le cas, par exemple, dans l'Hermétisme. Ce n'est pas l'homme qui dut, peu à peu, se l'approprier ; c'est la parole apostolique, commentant le Kérygme initial, avec

[3] *L'épître de saint Paul aux Philippiens* (CNT X), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1950 ; *L'épître de saint Paul aux Galates* (CNT IX), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, (1953) 1972[2].

[4] «L'intelligence chez saint Paul» (1968), in *Anamnesis. Recherches sur le Nouveau Testament* (Cahiers de la *RThPh* 3), Genève-Lausanne-Neuchâtel, 1980, p. 133.

plus ou moins de bonheur, et bien consciente de ses échecs partiels, qui s'appropria les langages ambiants pour leur faire dire des choses nouvelles.» [5] Ah, la merveilleuse tirade contre la langue de bois ! Ah, l'appel fait aux théologiens d'emprunter les langages forgés par la culture d'aujourd'hui pour dire Dieu ! C'est à l'école des premiers chrétiens que Pierre Bonnard témoigne de la nécessité d'une audace et d'une créativité langagière pour aujourd'hui.

Au chapitre des commentaires, l'œuvre majeure qui a valu à Bonnard sa notoriété internationale est le fameux commentaire de *L'Évangile selon saint Matthieu* (1963) [6]. Cet ouvrage a été présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Genève ; il a puissamment contribué à revaloriser cet évangéliste mal aimé des protestants. Le positionnement du commentaire dans l'histoire de la recherche matthéenne est significatif : il paraît au moment où s'amorce un virage dans l'exégèse des évangiles, à savoir le passage de la *Formgeschichte* à la *Redaktionsgeschichte*. Depuis une dizaine d'années, les travaux de W. Marxsen sur Marc, de H. Conzelmann sur Luc, de G. Bornkamm et ses élèves sur Matthieu [7] conduisent à penser que les évangélistes ne sont pas simplement des compilateurs de traditions – *Sammler und Tradenten*, disait M. Dibelius –, mais des personnalités, auteurs d'un véritable projet théologique, constructeurs d'une œuvre cohérente, bref des écrivains et théologiens au plein sens du terme. Du coup, l'exégèse ne s'épuise plus dans la comparaison synoptique, mais postule, dans la réception des matériaux traditionnels, une cohérence théologique qu'il s'agit de mettre au jour de péricope en péricope. Le commentaire de Pierre Bonnard est l'un des premiers à concrétiser cette nouvelle vague exégétique, en interrogeant systématiquement le texte du premier évangile sur la logique théologique qui le fait tenir. Il s'inspire sur le plan théologique du commentaire de J. Schniewind, sur le plan historique des travaux d'A. Schlatter quant à l'immersion du premier évangile dans les catégories rabbiniques. Envers et contre tout, Bonnard maintient que l'évangéliste défend une théologie de la grâce sans céder au légalisme ; une part de la recherche, et je suis de cet avis, lui donne raison. Le bel article «Matthieu, éducateur du peuple chrétien» synthétise l'image que se fait Bonnard du travail de cet évangéliste [8].

[5] *Ibid.*, p. 133-134.

[6] *L'Évangile selon saint Matthieu* (CNT 1), Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé, 1963 ; Genève, Labor et Fides, 2002[4].

[7] W. Marxsen, *Der Evangelist Markus. Studien zur Redaktionsgeschichte des Evangeliums* (FRLANT, 67), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1956. H. Conzelmann, *Die Mitte der Zeit. Studien zur Theologie des Lukas* (BHTh, 17), Tübingen, Mohr, 1954. G. Bornkamm, G. Barth, H.-J. Held, *Ueberlieferung und Auslegung im Matthäusevangelium* (WMANT, 1), Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1960.

[8] «Matthieu, éducateur du peuple chrétien» (1970), in *Anamnesis. Recherches sur le Nouveau Testament* (Cahiers de la *RThPh* 3), Genève-Lausanne-Neuchâtel, 1980, p. 105-110.

*L'anamnèse, travail de mémoire*

Son dernier commentaire est consacré aux *Épîtres johanniques* (1983). Après Paul et la tradition synoptique, Bonnard s'attaque au troisième grand champ textuel du Nouveau Testament : le johannisme. Admirons au passage l'envergure du savoir : rares sont les exégètes du Nouveau Testament aussi universels. Ce commentaire s'inscrit dans la ligne «polémique» de l'exégèse bonnardienne : il ne considère pas les sentences des trois épîtres de Jean comme des énoncés sapientiaux à valeur intemporelle, mais comme l'émanation d'une situation de crise intense à l'intérieur du johannisme, et cette crise a pour enjeu l'interprétation du quatrième évangile. L'auteur revendique le légitime héritage de la tradition johannique contre un courant gnosticisant, qui découple la spiritualité christologique de l'éthique et considère l'amour fraternel comme un *adiaphoron* de la foi. La formule «Dieu est amour» (1 Jn 4,16) n'a dès lors pas un sens «intemporel et général», une teneur lénifiante, mais affirme polémiquement qu'aimer Dieu est «inséparable» d'aimer les frères [9]. Est-il besoin de dire à quel point cette lecture, aujourd'hui retenue dans la recherche comme l'hypothèse historique dominante, rejoint le propre combat de Bonnard contre le spiritualisme piétiste ? Nulle surprise si son œuvre exégétique s'achève là où elle avait commencé.

À sa retraite, Pierre Bonnard a rassemblé ses articles majeurs dans le volume *Anamnesis* (1980) [10]. Le recueil s'ouvre sur un écrit de 1961, qui expose une catégorie essentielle dans sa recherche : «L'anamnèse, structure fondamentale de la théologie du Nouveau Testament». Bonnard veut répondre à la question suivante : «Comment le christianisme naissant a-t-il pu surmonter les deux tentations majeures qui le menaçaient : l'attachement à Jésus dans un simple souvenir, bien vite dépassé par les exigences de la mission chrétienne [...] et l'invocation d'un Christ-Esprit rompant de plus en plus ses attaches avec le Jésus historique ?» (p. 2). Autrement dit, comment le premier christianisme a-t-il échappé d'un côté au passéisme qui s'appuie sur un passé mort, d'un autre côté à l'actualisme qui se réclame directement du Ressuscité rencontré dans le sacrement ou dans l'extase ? Autrement dit encore, comment au niveau du Nouveau Testament le retour *signifiant* à l'histoire du salut s'opère-t-il ? La réponse est l'*anamnèse*, mouvement par lequel la chrétienté primitive construit sa foi dans un rapport à un passé historique marqué par l'événement christique. L'anamnèse est donc le principe d'intelligibilité de la foi chez les premiers chrétiens ; en tant qu'activité mémoriale, elle fait le pont entre l'histoire passée de Jésus de Nazareth et le présent des croyants, et permet de vivre dans l'actualité un salut inscrit dans une histoire révolue. «Ce passé inaccessible, c'est l'anamnèse biblique qui nous le restitue» en faisant mémoire

[9] *Les Épîtres johanniques* (CNT XIIIc), Genève, Labor et Fides, 1983, p. 98.

[10] *Anamnesis. Recherches sur le Nouveau Testament* (Cahiers de la *RThPh* 3), Genève-Lausanne-Neuchâtel, 1980.

du destin de Jésus de Nazareth, de sa vie, de sa Passion et de sa résurrection (p. 11). Dans ce travail de remémoration, Bonnard voit la performance théologique essentielle du christianisme naissant, qui a tiré sa vie de «l'histoire du souvenir du Christ». L'exégète Pierre Bonnard, nul n'en doute, s'est fait le serviteur de cette mémoire actualisante [11].

*L'initiateur et le communicateur*

Une deuxième dimension de Pierre Bonnard est son activité d'initiateur et de communicateur. Les mouvements qu'il a lancés s'inscrivent dans le sillage du renouveau biblique d'après-guerre, initié en francophonie par Suzanne de Dietrich, alors directrice de l'Institut œcuménique de Bossey. Sa rencontre avec Pierre Bonnard fut extrêmement féconde, puisque celui-ci va initier en Suisse romande et en France une série de lieux d'échanges et de formation biblique.

Il fonde en 1943 le «Camp biblique de Vaumarcus», qu'il marquera plus de dix ans de sa présence. C'est là, dans l'animation des groupes de lecteurs et de lectrices de la Bible, que commence à opérer la fameuse pédagogie bonnardienne : une maïeutique faite d'exigence («Précisez votre pensée») et d'attention à l'opinion d'autrui («Qu'en pensez-vous vous-même ?»). Bonnard ressent le besoin d'un enseignement biblique qui rejoigne les préoccupations de vie des gens. Plus tard, il enjoindra aux pasteurs de faire retrouver la saveur de l'Évangile à ceux qui sont lassés de la Bible avant d'y avoir goûté, «fatigués du christianisme avant même de s'être engagés dans la course à la foi» [12]. Bonnard a été l'inventeur d'une formule (imitée depuis) d'étude biblique en grand groupe, qu'il dirige avec *maestria* en interaction avec le public. Ce qui frappait ses auditeurs d'alors, c'est la double capacité du maître de s'attacher avec exigence au texte tout en valorisant sans feinte l'apport des participants. Comme avec ses étudiants, son enseignement n'était pas un endoctrinement, mais la transmission d'un questionnement. «L'auditeur de Pierre Bonnard n'apprend pas à penser 'juste', mais à penser par lui-même.» [13] Innombrables sont les études et les soirées bibliques qu'il prit le temps d'animer. «Pierre Bonnard», dit Suzanne de Dietrich dans ses mémoires, «combine à un degré rare l'érudition scientifique et le don pédagogique.» [14]

[11] Dans le même recueil d'articles, on lira la belle réflexion sur «L'intelligence chez saint Paul» (p. 133-144), où Bonnard montre l'engagement chez Paul de l'activité régulatrice de la raison dans la piété. «Une activité intellectuelle est nécessaire, qui doit aboutir à un discernement des options recommandées par l'Évangile du Christ au sein de la société.» (p. 143)

[12] «Le fardeau léger» (1968), in *Anamnesis. Recherches sur le Nouveau Testament* (Cahiers de la *RThPh* 3), Genève-Lausanne-Neuchâtel, 1980, p. 208.

[13] J. Zumstein, «Pierre Bonnard, exégète du Nouveau Testament», *Bulletin du Centre Protestant d'Études*, 30/3-4, juin 1978, Genève, p. 6.

[14] *Le renouveau biblique, hier et aujourd'hui*, I, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1969, p. 140.

En 1951, Bonnard crée le «Cours biblique par correspondance», qui diffuse auprès de ses abonnés une information exégétique de haut niveau. En 1960, il fonde à Lausanne avec Claude Bridel le «Séminaire de culture théologique», lieu de formation théologique pour laïcs. En France, il anime les «Équipes de recherche biblique» et fonde les «Cahiers bibliques» de *Foi et Vie*. Au niveau œcuménique, il figure parmi les fondateurs de la «Traduction œcuménique de la Bible». Le souci est constant chez lui : mettre la meilleure information biblique à disposition de tous.

Son analyse visionnaire de l'état du protestantisme dans le canton de Vaud le conduit à être en 1949 le co-fondateur d'une «Communauté de travail pour l'unité». Il y prit des coups, mais persévéra. En 1965, ce labeur aboutit à la fusion des deux Églises historiques du protestantisme vaudois.

### *Théologie et philosophie*

L'activité d'initiateur et de communicateur se conjugue avec une troisième dimension de Pierre Bonnard : son intérêt pour le dialogue du christianisme avec la culture. Nourrie de la culture qui lui fournit ses instruments de réflexion, l'exégèse doit en retour, quand elle reformule le message biblique pour aujourd'hui, faire rejaillir ses questions sur le monde contemporain. Bonnard a toujours pensé que la théologie n'était pas faite pour alimenter une consommation religieuse, mais pour s'inscrire dans les débats sociaux, politiques, culturels du temps. Il peut paraître banal – quoique ! – de le dire aujourd'hui ; mais défendre cette idée avant mai 68 (salué par Bonnard comme un formidable souffle de libération dans les fonctionnements institutionnels) n'était pas usuel.

Au fond, l'exégète qui montrait avec précision comment un Paul ou un Matthieu se distanciaient du monde de pensée des communautés auxquelles ils écrivaient, cet exégète-là ne pouvait manquer de percevoir qu'une distance similaire séparait aujourd'hui l'Évangile et la société. Bonnard était conscient, à un degré rare, du potentiel critique de l'Évangile face aux valeurs. Dans son dialogue avec la culture, il engageait le pouvoir subversif du message chrétien. Les philosophies à la mode, les pouvoirs économiques, les élans moralistes, le verbiage religieux – rien ne résistait à la plume joyeuse et féroce de Bonnard lorsqu'il décidait de s'en prendre à ces pseudo-sécurités.

Ami de Pierre Thévenaz, tôt disparu, Bonnard n'a cessé de militer pour le dialogue entre théologie et philosophie. Son actif engagement au service de la *Revue de Théologie et de Philosophie* en est un signe éclatant. Membre du comité de rédaction de 1951 à 1976, du comité général de 1977 à 1986, il a gratifié la Revue de bon nombre d'articles de fond et d'une foule de recensions bibliographiques [15]. Plusieurs sont consacrés aux travaux de Rudolf Bultmann

[15] On consultera, sous le nom de Pierre Bonnard, les «Tables» de la *Revue de Théologie et de Philosophie* 1938-1967 et 1968-1995. La bibliographie presque exhaustive de ses œuvres figure en conclusion d'*Anamnesis*, *op. cit.*, p. 219-222.

et à son herméneutique de la pensée mythologique [16]. Son article de 1953 «Le sermon sur la montagne» demeure aujourd'hui encore une précieuse orientation sur l'interprétation de cette fameuse séquence matthéenne [17].

Encore une fois, Pierre Bonnard fut cette belle figure d'intellectuel conscient de la nécessaire incarnation de la pensée. Il a alimenté de sa science les débats savants et simultanément engagé sa personne dans la société civile. Il a su s'entourer de personnes adéquates pour créer avec lui et faire vivre des espaces de débat et de communication. Je pense à la création du mouvement «Évangile et culture» en Suisse romande, à l'animation du Centre Protestant d'Études, à la relance en 1965 des «Cahiers protestants».

La fusion des deux Églises protestantes du canton de Vaud, où il investit son autorité et son énergie, fut l'occasion d'une intégration du corps professoral de la Faculté de l'Église libre (auquel il appartenait) à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Bonnard a vécu ce transfert avec bonheur, heureux qu'après le confinement dans la maison des Cèdres – mais Dieu sait s'il demeura attaché à cette maison ! –, la formation théologique se déroule en contact et en interaction avec les autres disciplines du savoir universitaire.

Pierre Bonnard s'est éteint le 9 janvier 2003. La fin de sa vie a été dédiée à l'amitié, à l'affection familiale, à la lecture des poètes et des philosophes. Il ressemblait à ces héros de Ramuz dont il adorait les livres : une tendresse présente et modestement expansive, un regard pétillant, une ironie latente, un amour pour cette terre où il savait être ses racines.

[16] «La théologie du Nouveau Testament selon R. Bultmann» (1951, p. 45-52); «Pour et contre la théologie de Bultmann» (1952, p. 78-80); «Deux ouvrages récents sur la pensée du Nouveau Testament» (1954, p. 289-295); «Les mythes du Nouveau Testament» (1955, p. 32-40).

[17] Article repris dans *Anamnesis*, *op. cit.*, p. 81-92.